

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS., JEUDI, 26 SEPTEMBRE, 1872.

BULLETIN AMERICAIN.

Les élections d'état du Maine et du Vermont, qui viennent de décider, par une immense majorité, en faveur des républicains, donneront un prestige important au ticket de Grant et Wilson.

Les partis politiques commencent à s'inquiéter du vote canadien. On engage des orateurs de notre nationalité pour haranguer nos compatriotes. Dans le Vermont c'est Mr. Charles Thibault de Montréal qui bat le tambour pour le Général Grant; dans l'Ouest, il est rumeur que Mr. Lusignan avocat de St. Hyacinthe, sonnera du cor pour M. Greeley.

Nous aurons ainsi le spectacle d'un conservateur changeant ses auditeurs démocrates en démocrates en leur faisant avaler la pilule Grant, un républicain pur sang, et d'un libéral guerroyant pour le compte des démocrates américains !!

D'autre part un certain docteur Wolfe, de Dememora, N. Y., bat les planches pour Greeley et Brown.

A St. Albans Vt., il aurait fait une sortie à fond de train contre notre confrère de l'*Avenir National* et son propriétaire M. Moussette, qui, a brûlé ses vaisseaux, avec la meilleure volonté du monde, pour passer, armes et bagages, à notre parti.

Le Dr. Wolfe a dû battre le chien devant le loup, en face de son auditoire qui ne lui était pas très sympathique.

Nous est avis que le savant docteur, si nous en jugeons, bien entendu, d'après ce que nous en dit l'*Avenir National* et quelques amis, présents à sa harangue, le docteur ferait mieux de retourner à ses pilules et à ses patients. N'est pas hâbleur qui veut! Et on le sait, on a vu déjà plus d'un astre pâlir devant les furorales populacières de certains saltimbanques.

A propos de Mr. Moussette de St. Albans, qui, de démocrate est devenu, grand bien lui fasse, républicain, nos lecteurs n'apprendront pas sans un sentiment de satisfaction, que ce Monsieur vient d'être élu juge de paix pour St. Albans Vt., par une majorité de 500 sur ses adversaires. C'est un honneur pour nous tous, Canadiens, surtout pour nos frères, émigrés. M. Moussette est qualifié, à plus d'un titre, pour occuper cette position honorifique. Nous l'en félicitons.

Pendant que quelques uns des nôtres sont ainsi entraînés par le tourbillon politique; un jeune canadien né à Montréal et résidant maintenant à Washington, s'occupe de mener à bonne fin un projet de la plus haute importance.

Le major J. Edmond Mallet, est le président d'une société de jeunes catholiques, qui ont pris pour tâche de donner une éducation catholique aux orphelins nés dans notre foi. Durant l'année scolaire qui vient de s'écouler, cette société a pourvu à l'éducation de 360 garçons, à une séance récente de l'association, le Major Mallet a de nouveau été choisi comme Président de cette belle société qui a droit aux éloges et à la reconnaissance de tous les catholiques. A cette même séance d'énergiques résolutions furent adoptées, contre les spoliations continuelles de Victor Emmanuel, et en faveur du Pontife marlyric.

Au sein de la capitale de la République américaine, cette démonstration devra avoir une importance plus qu'ordinaire.

Revenons à la politique, qui fait le thème de toutes les conversations. Vous ne savez peut-être pas qu'il y a cinq tickets à l'heure qu'il est, c'est-à-dire que cinq candidats se disputent l'honneur de présider aux destinées de la grande République Américaine; (expressions banales, mais toujours utiles au besoin.)

Voici les cinq tickets :

RÉPUBLICAIN.

Président.—Ulysses S. Grant.
Vice-Président.—Henry Wilson.

COALITION.

Président.—Horace Greeley.
Vice-Président.—B. Gratz Brown.

DÉMOCRATIQUE A TOUS CRINS.

Président.—Charles O'Connor.
Vice-Président.—John Quincy Adam.

TEMPÉRANCE.

Président.—James Black.
Vice-Président.—John Russell.

ANTI-MAÇONNIQUE.

Président.—Charles Francis Adams.
Vice-Président.—J. S. Barlow.

Toutes ces factions assurent désormais le triomphe du parti républicain. Bien que trouvant beaucoup à blâmer dans l'administration Grant, nous souhaitons, néanmoins sa continuation. Dans les circonstances actuelles, un changement d'administration serait un désastre pour les finances de la République.

J'ai une excellente nouvelle sous la main que je me fais un devoir et un plaisir de vous apprendre.

Le gouvernement de Québec ayant donné franche coupée à M. Chicoine, agent de colonisation, ce monsieur doit venir, aux Etats-Unis, préparer les voies pour le rapatriement d'une portion de nos compatriotes émigrés. Nous ne doutons pas que M. Chicoine sera bien accueilli, partout où il se présentera.

Espérons que sa mission sera couronnée de succès. Le bon esprit et le patriotisme de nos compatriotes des Etats-Unis, sont bien propres à nous faire croire que le gouvernement sera plus heureux dans la politique de rapatriement inaugurée par son agent, que dans ces efforts pour faire venir des Belges.

FLRD. GAGNON.

EN FUMANT.

Me voici de nouveau à mon calumet que j'avais laissé, pour aller courir au triomphe de M. Jetté, et revoir un peu mes amis, les fumeurs du pays natal. J'ai eu l'heureuse idée d'apporter un rôle de tabac canadien; vous pouvez croire si j'en tire de ces *tou-ches*!!

Nous allons donc continuer à nous entretenir comme par le passé, si cela vous convient. Qu'en dites-vous; amis lecteurs?

Une méchante règle d'arithmétique: la *division* dans les familles.

Le *Messenger* de St. Albans, pense que le bleu est une belle couleur pour les *ci-ls*, mais qu'il n'en est pas de même pour le lait à huit centins la pinte.

Tous les compositeurs des ateliers de la *Tribune* de New-York voteront pour Greeley, à l'exception d'un seul. C'est celui-là même qui compose le manuscrit de Greeley. Depuis plusieurs années, il attend patiemment une occasion de se venger de la *mauvaise écriture* du philosophe; il va saisir celle-ci aux cheveux et le 5 novembre prochain, il ira voter contre Greeley.

UN ENFANT TERRIBLE.—Maman, je ne serais pas surpris, si Susanne mourrait étouffée.—Pourquoi? mon enfant:—Parce que l'autre soir Adolphe la tenait par le cou, et si elle ne l'avait pas embrassé, il l'aurait certainement étouffée. Suzanne rougit, Adolphe rougit, la mère rougit, et l'enfant sourit.

Je prends la liberté de vous donner un échantillon de l'orthographe d'un certain fermier américain du New-Hampshire; qui affichait, il y a quelques jours, l'avis suivant sur un poteau de la route publique. Inutile de dire que ce yankee n'est pas un gradué de Harvard. Jugez plutôt.

NOTIS.

Know kow is allowed in these medders, eny men or wimmen lettin' their kows run the rode, wat gets into my medders aforeseed, shall have his tail cut short orf by me.

OBADIAH ROGERS.

Je suis l'exemple de Rogers, je coupe ici le fil de ma causerie pour lui faire une *queue*.

COURTE-HEUSE.

JEAN BART.

Suite et fin.

Cornil, qui avait pris un congé était de la partie.

Au moment où l'on se disposait à quitter Dunkerque, le jeune officier de marine avait voulu descendre au port pour serrer la main de quelques camarades, et avait fait la rencontre d'un pauvre diable couvert de haillons, criblé de blessures, qui demandait Jean Bart à grands cris.

Cornil crut d'abord avoir affaire à un fou.

—Je suis le fils de celui dont vous vous recommandez, lui dit-il; que voulez-vous à mon père?

—Le voir!

—Il va partir pour la campagne.

—Conduisez-moi à lui.

—Est-ce un secours que vous sollicitez?

Le pauvre diable, comme s'il eût été blessé par le mot de "secours," répondit rapidement:

—Je suis un ami de votre père... je veux lui serrer la main.

—Décidément, se dit Cornil en s'éloignant, ce pauvre homme est fou.

Néanmoins, en arrivant chez son père, il parla de la rencontre qu'il venait de faire sur le port.

—Il fallait m'amener ce pauvre homme, lui dit Jean Bart avec vivacité. Si ce n'est un ami, comme il le prétend, c'est au moins un malheureux à soulager. Je ne veux pas m'éloigner avant de l'avoir reçu. Retourne, Cornil, et me l'amène incontinent. Il ne sera pas dit qu'un homme qui se sera réclamé de Jean Bart n'aura pas été entendu.

—Mais c'est un mendiant! objecta Cornil.

—Raison de plus.

Une heure après, le jeune officier, qui était retourné au port, rentra suivi de l'inconnu.

Jean Bart, toujours brusque dans les faveurs qu'il accordait, s'avança vers son visiteur, et lui dit avec une certaine vivacité:

—Qui êtes-vous, l'ami?

—Regardez-moi, fit l'inconnu.

Jean Bart le toisa des pieds à la tête, interrogea vainement ses souvenirs, et répondit!

—Je ne vous reconnais pas.

—L'âge est venu m'apportant des rides, les coups de sabre m'ont défigurés, le malheur a fondu sur moi. Je suis un prisonnier de guerre.

—Mais la paix est faite!

—Vous me l'apprenez. Pris par un navire du port de Saint-Malo, je me suis évadé de prison, j'ai gagné la campagne, où j'ai misérablement vécu depuis six mois; de grotte en grotte, de bois en bois, évitant toutes les rencontres, je me suis rapproché de Dunkerque, parce que j'avais l'espoir de vous y rencontrer.

—Qui êtes-vous donc?

—Bringhen!

Jean Bart ouvrit les bras et serra sur sa large poitrine ce vieux marin hollandais auquel il avait dû sa liberté en Angleterre.

—Et moi, dit-il, qui ne vous reconnaissais pas!

Bringhen raconta sa lamentable histoire. Ruiné dix fois par les corsaires français, dix fois il avait relevé son drapeau; mais la fortune avait enfin trahi son courage, et le pauvre vieillard, sans ressources, sans moyen de rapatriement, sans rien au monde, ne savait même pas s'il retrouverait sa famille en Hollande.

—Vous allez d'abord passer quelques jours avec nous, en famille, lui dit le chef d'escadre. Vous êtes ici sous un toit ami.

—Mais vous deviez quitter la ville?

—Qui vous l'a dit?

—Votre fils.

—Cornil s'est trompé. Nous ne partons pour la campagne que dans deux semaines. Madame, continua Jean Bart en se retournant vers sa femme, ce brave homme est mon meilleur ami; deux fois je lui ai dû la liberté. Préparez-lui la meilleure chambre de la maison, et qu'il soit traité comme mon frère.

Bringhen, on le voit n'avait pas vainement compté sur le cœur de Jean Bart. Il passa toute une semaine à Dunkerque et ne se sépara qu'en pleurant de la famille du marin.

Dans le port, il trouva un dogre équipé, tout prêt à mettre la voile.

—Mon ami, lui dit Jean Bart, qui l'avait reconduit, je fais pour vous aujourd'hui ce que vous eussiez fait à ma place. La guerre est finie, vous êtes ruiné; gardez donc en souvenir de moi ce petit dogre, avec lequel vous irez à la pêche du harang; ce bâtiment vous appartient, l'équipage est à vous. Vous trouverez à bord tous les papiers qui vous concernent. Adieu, mon ami; tonnerre de bombe! ne me remerciez pas.

La guerre de la succession d'Espagne ayant mis l'Europe en feu en 1702, Jean Bart devait prendre le commandement d'une flotte pour appuyer par mer les prétentions de Louis XIV. Il travailla avec tant d'ardeur à l'armement des navires qui se trouvaient dans le port de Dunkerque, qu'il gagna une pleurésie dont il mourut en peu de jours, le 27 avril 1702.

Il avait cinquante-deux ans.

Le roi perdait un serviteur fidèle; la marine française, son plus brave officier.

Il fut inhumé dans le chœur de la paroisse de Saint-Eloi, au pied du maître-autel, dans une sépulture que sa femme devait partager dix-sept ans plus tard.

Faulconnier, un de ses contemporains, nous a laissé de Jean Bart ce portrait remarquable:

"Jean Bart, dit-il, avait la taille au-dessus de la médiocre, le corps bien fait, robuste, capable de résister à toutes les fatigues de la mer. Il avait les traits du visage bien formés, les yeux bleus, le teint beau, les cheveux blonds, la physionomie heureuse et tout à fait avenante."

Voilà pour le physique; le moral n'était pas moins bien doué.

"Il y avait beaucoup de bon sens, l'esprit net et solide, une valeur ferme et toujours égale. Il était sobre, vigilant et intrépide; aussi prompt à prendre son parti que de sang-froid à donner ses ordres dans le combat... Il savait parfaitement son métier; il l'avait fait avec tant de désintéressement, d'approbation et de gloire, qu'il n'a dû sa fortune et son élévation qu'à sa capacité et à sa valeur."

Nous ajouterons une seule chose à cet éloge d'un contemporain, c'est que Jean Bart, dans un siècle et sous un règne où la naissance tenait lieu de mérite, a fait son chemin sans appui, malgré la rudesse de sa nature. Il est bien le fils de ses œuvres, et nous l'avons dit en commençant, de tels hommes peuvent se passer de généalogie, ils sont des ancêtres.

CENT ANS DE MARIAGE.—Hélas! Hélas! c'est effrayant, diront quelques vieux garçons encrottés ou quelques maris moroses qui adorerait leurs femmes... si elles étaient dans le cimetière. Pourtant nous trouvons qu'il y a du bon à vivre *même* cent ans avec une femme qu'on aime. Je veux bien croire, cher lecteur, que si vous avez le bonheur ou le malheur (à votre choix) de vivre cent ans avec une dulcinée quelconque, je veux bien croire, dis-je, que tout ne sera pas rose, que votre femme sera un peu, voir même beaucoup fanée, que le manche à balai aura peut-être quelquefois à mettre un grain de prose dans la poésie de votre amour, mais enfin, c'est inhérent à cette pauvre nature humaine et il n'est pas donné à tout le monde de filer le parfait amour pendant cent ans. Quand nous disons *parfait*, comprenons-nous, nous voulons dire *parfait à l'imparfait*!

Quoiqu'il en soit de ces réflexions plus ou moins *philosophiques*, les époux Burnside, du pays de Galles, ne paraissent pas être tout-à-fait de notre avis, car le deux septembre courant, ces brûlants époux célébraient leur siècle de mariage; mariage qui, dit-on, n'a été qu'un long bonheur. Pas le moindre orage au ciel de l'hyménée. Il y en a qui sont nés coiffés, vraiment; le tout dépend de la coiffure.

Madame Burnside a 114 ans et son *jeune* amoureux n'est âgé que de 116 ans. Ce sont deux beaux vieillards qui portent allègrement leurs deux et tiers à eux deux.

L'église d'ayton était trop petite pour contenir la foule qui se pressait dans son encinte afin de rendre hommage à ces vétérans du mariage. Beaucoup de personnes furent obligées de rester dehors; mais après la cérémonie, M. Burnside invita tous ceux qui s'y trouvaient à vouloir bien venir s'asseoir au banquet qu'il avait fait préparer (en plein air). Il y avait près de 800 personnes présentes. Il va sans dire que la plus franche gaieté ne cessa de régner pendant le festin et à la fin, M. Burnside put entonner le *God save the Queen*, d'une voix faible si l'on veut, mais cependant ferme et juste.

Ces vénérables époux comptent dix enfants encore vivants, dont le plus jeune ou plutôt le moins âgé compte près de 80 hivers, 150 petits-enfants et un grand nombre d'arrière-petits-enfants.

Il est réellement beau de voir deux personnes faire ainsi le chemin de la vie pendant un siècle, la main dans la main et le cœur battant à l'unisson; se réjouir des mêmes joies et souffrir des mêmes douleurs, vivre enfin pendant un siècle dans l'accomplissement de tous les devoirs chrétiens et sociaux.

Nous souhaitons encore de longues années de vie à ces bons vieillards afin qu'ils puissent encore donner à leurs concitoyens le spectacle édifiant de leurs vertus. A. C.

BUREAU D'AFFAIRES DE LYMANS, CLARE ET CIE.

Droguistes en gros, Montréal, jan., 18, 1872. }

JAS. I. FELLOWS, ECR., St. Jean, N. B.—*Cher Monsieur*: Nous sommes heureux de pouvoir constater la faveur avec laquelle est accueilli votre sirop Hypophosphites, partout où il est introduit en Canada. Les ventes, malgré le prix élevé de l'article et le court espace de temps depuis son introduction dans le public, ont atteint de vastes proportions. Nos propres ventes durant le cours de l'année qui vient de s'écouler ont excédé sept cents douzaines. Nous n'hésitons pas à le recommander à nos amis comme une préparation d'un mérite incontestable. Bien à vous,

LYMANS, CLARE ET CIE.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

A West Boylston, Mass., le 12 courant, à l'âge de 1 an 4 mois et 6 jours, Joseph-Lemay dit Gonville, enfant de Louis Lemay dit Gonville.

A Valley Falls, R. I., le 17 courant, à l'âge de 7 mois, 11 jours, Marie-Elodie, enfant de Téléphore Laliberté et de Joséphine Trahan de Lotbinière, P. Q.—L'*Evénement* est prié de reproduire.

Le 6 courant, à l'âge de 70 ans, M. Amable Doucet, de Southbridge, Mass.